

sportif, mondain, et ce qu'on appelle "intellectuel"... On y voit les portraits des vedettes du jour... on y lit les potins, on y apprend des défaites et des victoires... des scandales aussi.

Rosy préfère regarder dehors, vers la campagne qui déroule à perte de vue ses herbages frissonnants autour des pommiers. En bas, la cour de la ferme s'agite et vit, encombrée de poules picoreuses, de pintades au plumage argenté, de vols de pigeons... Rosy s'amuse à suivre leurs jeux...

Depuis qu'elle a été malade, elle se sent tout languie. Aurait-on jamais cru que "Miss Ouragan" qui ne se plaisait qu'aux mouvements violents et désordonnés, pourrait prendre du plaisir à contempler les ébats d'une basse-cour?... à voir les hirondelles rayer d'un trait vif le ciel transparent d'un jour d'été campagnard?

Vers le soir, la servante traverse la cour avec les seaux. Mademoiselle Thérésine la suit bientôt, vive et allègre, son trousseau de clefs cliquant à sa ceinture.

La "Perlotte" va à la traite... tandis que sa maîtresse ramasse autour de ses jupes les volailles éparées, à grand renfort de grains dorés qui sonnent sur la terre dure.

"Petits... petits... petits!..."

Puis, ce sont les hommes qui rentrent, les journaliers, leurs outils sur l'épaule, le pas pesant. Ils ont des faces graves et rudes.

Dès le premier soir, Rose-Mary a reconnu parmi eux le grand gars par la faute de qui est arrivé son accident. Il est entré dans la cour avec un chargement de fourrage, comme au jour où il ramenait sur son char une Rose-Mary furieuse et blessée.

Il a rejoint Mlle Thérésine qu'il a soulevé de terre et embrassée sur les deux joues comme une petite fille:

—Bucolique tableau! a raillé Rosy... Qui est-il?

—Monsieur Claude... le jeune maître de la Sauvagère.

Ah oui, Rosy se rappelle qu'il appelait Mlle Thérésine "tantine", le fameux jour.

Elle a remarqué que tous deux parlaient avec animation en regardant du côté des fenêtres de la chambre violine. Mlle Thérésine avait l'air de supplier; les yeux de Claude étaient durs.

—Ma parole, je n'ai pas sa sympathie, juge Rosy un peu vexée. Qu'il soit sans inquiétude!... Je n'ai aucune envie de moisir ici...

Chose bizarre et qui ne laisse pas d'étonner un peu Rose-Mary, personne n'a l'air de désirer la garder. Pourtant, elle est leur parente, après tout.

Oh! non qu'on soit impoli vis-à-vis elle, ni qu'on lui montre d'une façon quelconque qu'elle est de trop! Bien au contraire!... Mlle Thérésine s'ingénie à lui témoigner, par mille attentions, le plaisir ingénue qu'elle éprouve à lui donner asile sous son toit et à la voir se rétablir: tous les matins, elle lui envoie, par Perlotte, son beurre le plus frais, du lait qu'on vient de rapporter tout chaud de l'étable, les oeufs choisis sur la récolte journalière...

Seulement, à mille détails imprécis, la convalescente sent sa présence indésirable: elle devine qu'on est impatient de la voir se rétablir tout à fait afin qu'elle s'en aille. Ainsi l'autre jour quand le docteur a déclaré en blaguant, cet après-midi où Rosy avouait qu'elle n'eût jamais cru se plaire dans un trou de campagne et s'habituer à l'immobilité comme elle s'y était habituée:

—Savez-vous ce qu'il vous faudrait, Mademoiselle Rose-Mary, pour vous remettre les nerfs d'aplomb?...

—Non... Qu'est-ce qu'il me faudrait? Un séjour de plusieurs mois en cette atmosphère simple et saine.

—Au milieu des vaches, des poules et...

—Et des braves gens qui travaillent, dorment, mangent avec un vigoureux appétit et recommencent le lendemain, parfaitement.

Rosy a souri, un peu moqueuse, mais point si incrédule après tout:

—Mon Dieu... cela m'amuserait peut-être. Quand je vois tante Thérésine partir à la traite, avec ses seaux, ou à la cueillette des fruits, le panier au bras, j'ai parfois le désir de la suivre. Elle file, si preste et si vive dans le soleil...

Et puis, le pays n'est pas désagréable. Il y a des tas de coins à explorer...

Mlle Thérésine qui n'avait encore rien dit et gardait obstinément le nez baissé sur son tricot a émis:

—Oh! point tant que vous croyez... Tout est bien banal par ici... des fermes, des champs, et encore des champs et des fermes...

—Pas si banal! a protesté le docteur. Tenez... rien que la Sauvagère... dans son bois sauvage là-bas c'est charmant comme architecture normande. Je connais peu de propriétés, pompeusement nommées "domaines", qui la valent en élégance et en harmonie de proportions...

—La Sauvagère?...

Rosy levait des regards étonnés vers le docteur.

—La Sauvagère... mais je croyais que c'était ici, la Sauvagère...

Vivement, Mlle Thérésine a coupé:

—Non... ou plutôt oui, c'est la même chose.

—Comment, la même chose?...

—C'est-à-dire... ici, c'est une métairie qui faisait partie de la ferme de la Sauvagère. On y logeait les laitiers, à l'époque où nous avions de gros troupeaux... Alors... quand nous avons été obligés de nous occuper nous-mêmes de l'exploitation et de renvoyer la plus grande partie du personnel, nous sommes venus habiter cette dépendance.

Elle manifeste une certaine nervosité et ses aiguilles s'agitent... s'agitent dans un cliquetement diabolique.

—Vous pensez!... Pendant la guerre, j'étais seule pour suffire à tout. C'est lourd, une telle charge, pour des épaules de femme...

Rose-Mary considère cette menue petite vieille, qui accomplit, durant plus de quatre ans, des besognes d'hommes, soigner le bétail, traire les vaches, rentrer les foin, cueillir les pommes, faire le cidre... tout cela mal aidée par d'autres femmes comme elle, aussi faible qu'elle... ou aussi fortes, pareillement courageuses, à l'imitation de tant d'autres qui ont mené à bien les rudes travaux que les terribles obligations de la guerre condamnaient à l'abandon!...

—Alors... ce n'est pas ici que maman a vécu? s'enquiert Rose-Mary.

Mademoiselle Thérésine secoue la tête.

—Non... Au début, nous étions encore à la maison. Mon père — votre grand-père, Rose-Mary, était encore là, vaillant à l'ouvrage... Et il y avait aussi Frédéric, le père de Claude; notre cousin Frédéric qui avait laissé sa pêcherie de Fécamp pour venir nous aider. On ne pensait pas qu'il serait appelé sous les drapeaux... Deux hommes, point très jeunes mais durs à l'ouvrage et vigoureux encore, je vous l'assure, cela pouvait aller... La terre ne souffrait pas trop d'être privée de tant de bras qui la remuaient jadis avec amour... Ceux qui restaient faisaient double besogne...

—Un jour... Frédéric a reçu sa feuille de route... A son tour, il a dû tout quitter...

Elle baisse sa voix qui s'enroue:

—Il y avait déjà un an... que la maison était en deuil... pour votre père, Rose-Mary, qui était tombé là-bas; on ne savait où, un soir d'attaque. De lui, nous n'avions que la dernière lettre qu'il avait écrite la veille de l'assaut... Et puis le message laconique du maire nous annonçant la tragique nouvelle. Quelques mois, après, votre mère avait fui cette triste demeure...

—Oh! fui!... proteste Rose-Mary qui n'accepte pas le terme.

Mademoiselle Thérésine relève son regard embrumé:

—Je ne peux pas employer d'autre mot, Rose-Mary, et je vous prie de m'excuser, s'il vous offusque. Votre mère était partie, vous emmenant. Notre père n'avait pas résisté à ces douleurs successives: sa santé s'était brusquement altérée. Un soir, on me le rapporta des champs sur une civière, tout le côté droit paralysé. Le malheur voulut que cette même semaine, on nous apprit le deuxième deuil qui frappait notre famille. Quand le Maire vint nous annoncer le décès de Frédéric, il ne prit pas garde, dans son trouble, que la fenêtre du père Chatellier était ouverte: un quart d'heure plus tard, quand je pénétrai dans la chambre après avoir pris soin d'essuyer mes yeux, mon père avait cessé de vivre...

Elle se tait un instant. On n'entend plus que le cliquetement des aiguilles

d'acier mais Rose-Mary ne songe plus à le trouver gai. La vieille demoiselle, aux mines fûtées de petite souris, à l'air effacé, à la mise humble, lui semble soudain étrangement grandie... Eh! quoi la simple enveloppe d'une modeste fermière, cantonnée en de rustique et mesquins travaux, cachait donc une âme d'héroïne?...

Rosy éprouve soudain une grande sympathie pour celle qu'elle s'est refusée jusqu'ici à nommer "tante Thérésine" et cette sympathie s'étend à toute la Sauvagère.

—Oh! dit-elle, les paupières humides, et vous êtes restée seule avec tous ces gros chagrins sur le cœur, Auntie?...

—Auntie... Dans son émotion, cette tendre appellation de sa langue maternelle lui est remontée aux lèvres, instinctivement...

Auntie... Tantine... Elle n'éprouve plus aucune honte à revendiquer cette parenté.

Mademoiselle Thérésine hoche la tête.

—Oui... seule avec Claude... un enfant de treize ans... tout ce qui me restait à chérir ici bas.

Rosy a rougi. Elle a rougi pour l'autre, la déserteuse, si pressée de laisser derrière elle la maison où était entré le malheur.

Elle plaide et le ton est si suppliant qu'on peut voir une excuse, en même temps qu'une explication dans ses paroles:

—Mais Mammy était si jeune, Auntie... Elle ne savait pas souffrir...

Tante Thérésine a relevé le front. Elle a brusquement abandonné son tricot sur ses genoux. Ses yeux bleus brillent d'un tel éclat dans sa face, qu'ils la transfigurent et l'on oublie tout à coup son âge, et ses rides.

—Qui ne sait pas souffrir ne peut pas savoir aimer... jette-t-elle avec une véhémence singulière.

—Dieu gracieux! proteste Rose-Mary, vous n'allez pas dire que Mammy n'a pas aimé mon père?

Son père... c'est la première fois qu'elle y fait allusion, depuis que le hasard l'a conduite en ces parages, où François Chatellier vagabonda jadis, durant son enfance.

A vrai dire, elle le connaît mal. On lui a si peu parlé de lui. Pour elle, le symbole de la paternité est ce "Daddy" bienveillant, qui a nom Archibald Paddington, et dont le pouvoir matériel est si grand qu'il peut satisfaire tous les caprices de Rose-Mary.

D'où vient que tout à coup, elle pense à cet inconnu dont elle porte le nom, dont elle n'a jamais vu qu'une pâle photographie rangée dans un album oublié, et qu'il lui pousse l'envie brusque et impérieuse d'en savoir plus long sur son compte?

Comme Mademoiselle Thérésine n'a pas relevé sa dernière phrase, elle la prie, gentille et curieuse:

—Auntie... parlez-moi de mon père, s'il vous plaît?

Le bruit frénétique des aiguilles a repris. Mademoiselle Thérésine paraît compter avec application des points qui n'en finissent plus.

—J'aimerais tant savoir des détails, sur sa vie... sur sa mort, redit-elle, plus bas. La tricotuse, dans son fauteuil, s'agite comme si elle était en proie à un malaise soudain.

—Pourquoi remuer les souvenirs, émet-elle. Ne parlons pas de choses tristes... Cela ne vaut rien à une convalescente.

—Mais il faut bien que je sache! s'entête Rosy. Mammy n'aime pas aborder ce sujet et je la comprends. Mais vous, Auntie, vous qui avez aimé et soigné papa...

Une lumière passe sur le vieux visage... La voix tremble, imperceptiblement:

—Si je l'ai aimé!... Il était si bon, si beau, si artiste!... Quel être charmant malgré ses défauts... Mais... trop tendre... trop exalté. Il eût pu faire de grandes choses. Ah! quel malheur que...

Elle va dire quelque chose et s'arrête, brusquement. On dirait qu'elle regrette les paroles qu'elle vient de prononcer. Ses lèvres frémissent, tandis qu'elle se lève et plie fiévreusement son ouvrage.

—Il faut que je m'en aille, petite soufflet-elle. J'ai à faire...

Elle s'est approchée du lit. Comme elle tend la main à Rosy celle-ci la retient entre ses paumes:

—Auntie... vous m'accompagnerez au cimetière pour que j'aie à prier sur la

tombe de ce père que je n'ai pas connu?

Elle sent tressaillir les mains que ses doigts pressaient tendrement. Pourquoi Tante Thérésine manifeste-t-elle un si étrange émoi?... Rosy l'a vue nettement pâlir.

—Mais non, Rosy, voyons... dit la vieille demoiselle, en proie à une singulière agitation. N'allez pas vous mettre cette idée en tête. Le cimetière est loin... Le corps de votre père n'a pu y être transporté... Cette visite funèbre ne pourrait que vous attrister. Il faut laisser les morts en paix.

Elle a posé un baiser rapide sur le front de Rosy et elle s'éloigne vite, très vite, comme si elle avait peur que sa nièce ne la rappelât...

Rosy en reste interloquée... et méditative. Eh bien, pour des gens qui ont l'air si attachés aux traditions, il semble qu'ils ne pratiquent guère le culte du souvenir!...

Il faut laisser les morts en paix... En quoi le pieux pèlerinage que se promet-tait la dernière des Chatellier pourrait-il troubler l'ultime sommeil de tous ses parents réunis dans la tombe familiale?

Ou bien, Mademoiselle Thérésine tient-elle encore si fort rigueur à la trop oublieuse veuve de François Chatellier que le mépris qu'elle éprouve pour elle se reflète sur sa fille, à qui elle dénie le droit de se conduire autrement qu'en étrangère vis à vis des Chatellier?...

VIII

Maintenant, Rose-Mary peut marcher. Oh! elle ne serait pas capable d'abattre des kilomètres, bien sûr, car sa jambe est loin d'avoir repris toute son élasticité...

Le docteur François lui a recommandé de s'exercer tous les jours, une demi-heure environ, à cause des muscles.

—Faites un petit tour dans le parc... sans arriver à la lassitude! a recommandé le prudent homme.

Et, appuyée au bras de Mademoiselle Hermance, la rescapée chemine, encore dolente, avec cette raideur dans l'allure qu'ont les blessés convalescents. Néanmoins, comme ces premières expériences la fatiguent vite, elle continue à prendre ses repas dans sa chambre où elle remonte, sa courte promenade terminée. C'est la Perlotte qui les sert, Mademoiselle Hermance et elle, avec cette rusticité et ce pittoresque qui la caractérise: Rose-Mary s'est habituée à l'une et s'amuse de l'autre, toute sa bonne humeur revenue.

Mais les jours passent, pressés, rapides, et chacun amène son progrès. Bientôt, si on ne la retenait pas, Rose-Mary gambaderait comme une chèvre folle. Elle se sent des ailes au talon... Toute sa force revenue frémit dans ses jarrets en ondes impatientes... Ah! quand pourratt-elle à nouveau courir à travers l'herbe et franchir les fossés, ainsi qu'elle le voit faire à la petite vachère en cotillon court dont elle envie la liberté de mouvements.

L'espace la tente comme une gourmandise longtemps convoitée... et elle a la hantise des chemins, ces petits chemins campagnards qui s'amorcent sous les haies verdoyantes et qu'elle voit s'étirer, souples et blancs, avides de fuir vers elle ne sait quels buts inconnus...

Parfois, tandis qu'Hermance s'occupe à mettre sa chambre en ordre, la convalescente descend en catimini. Elle rencontre Tante Thérésine, toujours affairée autour de la maison.

Celle-ci l'invite, la voix gaie:

—Venez avec moi... je vais vous faire faire le tour de la propriété.

Et, passant le bras de sa nièce sous le sien, toute fière et redressant sa taille menue, Mademoiselle Thérésine l'emmène visiter la ferme: le poulailler qui présente, à côté de sa maison aux poules, un grand espace sablé qu'ombragent trois tilleuls... la porcherie, avec son petit mur bas, en pierres sèches et sa courrette où arrivent sans cesse les grognements sourds des seigneurs du lieu, invisibles derrière leur porte basse... l'étable surtout, chaude et moite, où l'halaine des bêtes met une vivante buée sur le bois verni des boxes...

Lorsque les vaches sont rentrées du pâturage, leur domaine s'emplit de piétinements étouffés, de souffles lourds... Les vaches, accroupies sur leur litière, lèvent vers les visiteuses des regards endormis et tendent leurs mufles humides que parfois Mademoiselle Thérésine,